



PROJECT MUSE®

Introduction

Nicoletta Dolce, Irena Trujic

Nouvelles Études Francophones, Volume 30, Numéro 1, Printemps 2015,
pp. 11-15 (Article)

Published by University of Nebraska Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/nef.2015.0037>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/592462>

DOSSIER SPÉCIAL

DES TÉMOINS (IN)DIRECTS AU TÉMOIN *IN ABSENTIA* DANS
LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES DES VINGTIÈME ET
VINGT ET UNIÈME SIÈCLES

Introduction

Nicoletta Dolce et Irena Trujic

À partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, selon Annette Wieviorka, nous sommes entrés dans “l’ère du témoin” (citée par Traverso 15),¹ ce qui est d’ailleurs confirmé par la publication foisonnante d’ouvrages consacrés à ce sujet. Alors que le témoignage demeure capital au sein de notre société, se pose toutefois la lancinante question de ses conditions de possibilité. En d’autres termes, la disparition des rescapés de certains génocides nous contraint à nous interroger sur les critères définitoires de l’acte de témoigner. Car si le témoignage n’est désormais plus contestable du point de vue de l’histoire, reste la question profondément actuelle des œuvres écrites par des témoins indirects (des auteurs de deuxième ou troisième génération) ou, plus récemment, par des écrivains qui n’ont apparemment aucun lien avec l’événement génocidaire dont ils témoignent. À l’heure des scandales provoqués par des œuvres comme *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, force est de constater que cette “ère du témoin” dont parlait Wieviorka mue au fil des années, et que les premiers témoignages bruts de la Shoah, par exemple, laissent souvent leur place à de la fiction. Alexandre Prstojevic explique à ce sujet que “l’écrivain (surtout français) ne se voit plus comme un ‘auxiliaire des historiens,’ mais affirme son droit d’interpréter, pour ainsi dire de l’extérieur, cette période de notre passé” (11). Or, par “écrivains de l’extérieur” Prstojevic entend précisément les auteurs qui relatent, dans leurs œuvres, des événements traumatiques auxquels ils n’ont pas directement participé.

C’est à ces écrivains, mais surtout aux différentes formes de témoignage inscrites dans leurs œuvres que ce dossier spécial de *Nouvelles Études Francophones* s’intéresse. Partant d’un constat que faisait Derrida dans *Demeure*—“cette chose-là, cette séquence d’événements [. . .] il ne suffit pas qu’elle soit arrivée pour que celui à qui cela a failli arriver comprenne” (125)—ce volume aborde des auteurs francophones des vingtième et vingt et unième siècles dont les œuvres témoignent de génocides. Consacrés à divers régions et événements (la Shoah, la Traite négrière, le génocide au Rwanda ou encore le massacre des Arméniens), les articles de ce numéro spécial étudient différentes figures testimoniales, complexes et imbriquées, par-

1 Voir également Wieviorka, *L’Ère du témoin*.

mi lesquelles émerge le “témoin *in absentia*” (Dolce 309). Celui-ci réfère à un sujet qui, sans avoir accès à des témoignages directs ou indirects, se fait paradoxalement la voix des disparus afin de suggérer l’horreur et d’évoquer parfois ce qui s’est produit.

Cette figure testimoniale pose d’emblée question, entre autres, du point de vue éthique. En effet, si le savoir demeure un ensemble de connaissances apprises par l’expérience, il est important de s’interroger sur la légitimité d’un témoin absent des lieux d’un génocide. Par ailleurs, comment peut-il transmettre cette expérience, dans la mesure où il n’a pas assisté aux faits qu’il évoque? Quels mots emploie-t-il pour transmettre l’indicible? Ou encore, pour mentionner les nombreuses polémiques qui ont eu lieu dans les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale, ce témoin peut-il recourir à son imagination, rejoignant ainsi la pensée de Jorge Semprun et de Robert Antelme, pour qui “seul l’imaginaire pouvait approcher l’irréalité des camps, seule la fiction pouvait en figurer l’indicible vérité sans mentir” (Nouss 74)?

Les articles composant ce collectif se nourrissent de ces questions. Au-delà des différents genres littéraires et contextes temporels et géographiques qui y sont étudiés, ils se font écho tout en montrant la récurrence de cette réflexion chez certains auteurs francophones des vingtième et vingt et unième siècles. Signalons d’emblée que les œuvres analysées ici ne s’inscrivent pas dans la veine du “faux témoignage.” Un contrat de vérité est en effet établi entre l’auteur et le lecteur, donnant les “conditions-cadre de la lecture et de l’interprétation” (Bornand 64). Ainsi, les témoins ne prétendent en aucun cas avoir assisté aux événements traumatiques qu’ils évoquent. Ils tentent bien plutôt de dire l’indicible et de représenter l’irreprésentable, selon des modalités qui sont traitées au fil des articles, et le font avec respect pour les disparus. Ils endossent ainsi une responsabilité envers celles et ceux qui ne sont plus là, afin d’alimenter et de propager leur mémoire. Dans ces conditions, les auteurs ne poursuivent pas tant une visée véridative, quoique celle-ci intervienne dans le projet de certains d’entre eux, qu’un engagement éthique envers la justice, l’humanité, les disparus ou encore les générations à venir. Cet élément est fondamental, car il permet de justifier le projet même de ces écrivains: pour reprendre les termes de Marie Bornand à propos de l’expérience des camps et de la déportation, “dans le contexte de réception d’aujourd’hui, [. . .] la fiction n’est pas condamnable en soi, ni la forme romanesque, ni la prise de parole par une personne extérieure aux événements [. . .]. En revanche, un engagement éthique doit être respecté, par celui, quel qu’il soit, qui veut transposer en littérature [cette] expérience” (69).

Les quatre articles qui ouvrent ce collectif s’intéressent en particulier à celles et ceux qui ont disparu sans laisser de trace, ainsi qu’à l’irreprésentabilité de l’événement génocidaire. Les deux premiers portent sur des poètes québécois: l’article de Nicoletta Dolce étudie le recueil *Plus haut que les flammes* de Louise Dupré, à l’aune duquel elle interroge et développe la notion de témoin *in absentia*. Elle montre notamment comment la tension vers un langage de l’infigurable se manifeste dans ce recueil soutenu par une “mémoire de l’éloignement” (Ouellet 220).

Celui de Nathalie Watteyne parcourt quant à lui l'œuvre de Jacques Brault, qui témoigne *in absentia* de la souffrance des victimes du nazisme, parmi lesquelles on compte son frère. De la même façon que Nicoletta Dolce le fait pour Dupré, Nathalie Watteyne analyse comment Brault porte la parole des déshumanisés depuis son premier recueil de poèmes *Mémoire* (1965) jusqu'à son recueil d'essais *Chemins perdus, chemins trouvés* (2012). Insistant sur les notions de responsabilité et d'éthique, toutes deux montrent que l'objectif de l'écriture poétique tend à dépasser le désarroi, le gouffre dans lequel nous sommes inévitablement plongés par les horreurs qui ont jalonné le vingtième siècle.

Suivent deux articles portant sur des œuvres de fiction dans lesquelles surgit la mémoire de la Traite négrière, de telle sorte qu'elle brise la vision idéalisée de l'Afrique et des Antilles postcoloniales. Cécile Chapon se penche ainsi sur la transmission de la mémoire de la traversée dans *Le Quatrième Siècle* d'Édouard Glissant. En analysant le dialogue entre un témoin direct, Papa Longoué, et un témoin indirect, Mathieu, elle montre comment l'irreprésentable est traité dans le roman, par l'évocation des objets présents sur les bateaux négriers plutôt que par une description des tortures qui y étaient pratiquées. Cécile Chapon s'interroge par ailleurs autant sur les notions de "mémoire agonique" et de "mémoire poétique" que sur la vocation de la fiction littéraire. Elle insiste sur la nécessité de l'imagination et de l'invention du passé, idée qui est également développée dans l'article d'Irena Trujic sur Léonora Miano. Chez cette romancière—et c'est là un phénomène unique dans le corpus de ce numéro spécial—les lieux sont fictionnalisés également, bien que les événements rappellent des faits contemporains en Afrique. L'article se centre sur différentes figures testimoniales, directe, indirecte et *in absentia*, qui se caractérisent par leur exclusion d'une communauté donnée. Il montre comment, par l'introduction du registre littéraire du fantastique, les victimes de la Traite et tous ceux et celles qui ont disparu sans laisser de trace peuvent s'adresser directement à ces exclus. Irena Trujic souligne aussi le fait que la fiction propose une réflexion sur l'oubli dans les sociétés contemporaines: malgré le cadre fictif, l'oubli de la Traite est perçu comme responsable des guerres intestines africaines.

Le témoignage du génocide du Rwanda constitue le sujet des articles de Sophia Mizouni et de Caroline D. Laurent. Toutes deux étudient des textes génériquement hybrides, qui s'inscrivent dans le projet "Rwanda: écrire par devoir de mémoire," et qui ne sont pas de la plume d'auteurs rwandais. L'article de Sophia Mizouni porte sur *L'Ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda* de l'Ivoirienne Véronique Tadjou, qui a effectué deux voyages au Rwanda pour rédiger ce texte. Journal, récit fantastique ainsi qu'entrevue avec celles et ceux qu'elle a croisés (prisonniers, victimes, malades, enfants perdus, réfugiés), *L'Ombre d'Imana* présente l'écrivaine comme une "accoucheuse de témoignages," comme celle qui fait ressurgir les souvenirs afin de les exorciser. Caroline D. Laurent propose quant à elle une lecture de *Moisson de crânes* du Djiboutien Abdourahman Waberi à la lumière des théories de

Jean-Luc Nancy sur l'écoute. Si la notion d'accueil des voix des disparus traverse les œuvres de Dupré, Brault, Miano et Barby, elle se double ici d'une profonde réflexion sur l'écoute. À la fois journal, essai et fiction, ce témoignage indirect de la catastrophe se distingue en effet par sa polyphonie, car l'auteur fait résonner tant les paroles des victimes que celles des bourreaux. Cela lui confère le statut de "donneur d'échos," qui permet, loin de toute visée totalisatrice, que la représentation du génocide demeure ouverte. Ainsi, chez Waberi comme chez Tadj, seule l'insertion d'une pluralité de voix et de postures testimoniales au sein de l'œuvre semble pouvoir rendre compte du désastre, puisque l'histoire est nécessairement incomplète. Il est important de rappeler qu'ici le devoir de mémoire transcende les limites géographiques. En se réclamant d'une mémoire collective rwandaise, les deux œuvres de ces auteurs sont le fruit d'un effort panafricain qui vise à amener une réflexion plus globale sur l'avenir de l'humanité.

Le dernier article de ce volume a un caractère un peu particulier. D'abord parce qu'il a été écrit par une historienne, Joceline Chabot, qui apporte une dimension supplémentaire à notre réflexion. Ensuite parce qu'il traite du génocide des Arméniens, au contexte historico-géographique fort différent des autres articles. Enfin, parce qu'il étudie le travail d'un journaliste, Henry Barby. Enquêteur, voyageur et correspondant de guerre pour *Le Journal* en 1916, il a accompagné l'armée russe dans son avancée en territoire ottoman et est devenu alors le témoin privilégié de la dévastation des *vilayets* arméniens. Comme Tadj, Barby est un témoin direct des répercussions du génocide, et comme elle d'ailleurs, il s'intéresse grandement à l'information factuelle. S'il n'échappe pas au goût pour l'exotisme caractérisant les récits de voyage, le statut particulier de Barby et le contexte dans lequel il publie *Au pays de l'épouvante. L'Arménie martyre* l'incitent à accumuler les preuves du génocide (documents officiels, photos et entrevues) ainsi qu'à porter un regard accusateur sur les événements. Lui aussi demeure à l'écoute; cependant, tout en recueillant les paroles des victimes, il est conscient de l'inadéquation du langage face au monde et à ses turpitudes, ce qui le rapproche d'ailleurs des préoccupations de Brault, de Waberi et de Dupré pour qui l'écrivain, responsable de la parole humaine, se heurte constamment au déficit du langage.

Loin de prétendre à l'exhaustivité, les articles qui composent ce volume appellent d'autres développements et comparaisons entre les différents corpus francophones. Ils montrent cependant la récurrence de plusieurs figures testimoniales, leur profonde complexité et leur caractère polymorphe. En effet, l'adoption par l'auteur d'une posture lucide pour transmettre des paroles auxquelles il prête sa voix, ainsi qu'une présence à soi constituent deux piliers fondateurs de l'éthique testimoniale contemporaine. Alors que les questions sur les différentes formes de mémoire et de témoignage s'imbriquent dans les œuvres littéraires, ce phénomène révèle à quel point un tel sujet demeure une terre féconde et, à certains égards, encore à défricher.

Ouvrages cités

- Bornand, Marie. *Témoignage et fiction: Les Récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945–2000)*. Genève: Droz, 2014. Imprimé.
- Derrida, Jacques. *Demeure*. Paris: Galilée, 1998. Imprimé.
- Dolce, Nicoletta. “Territoires occupés de Christiane Frenette: Le Courage et l’aporie de témoigner dans les rues du monde.” *Responsibility to Protect/La Responsabilité de protéger*. Coord. Ursula Mathis-Moser. Innsbruck: Innsbruck UP, 2012. 307–13. Imprimé.
- Nouss, Alexis. “Parole sans voix.” *Dire l’événement, est-ce possible?* Coord. Gad Soussana, Jacques Derrida et Alexis Nouss. Paris: L’Harmattan, 2001. 41–78. Imprimé.
- Ouellet, Pierre. “Du témoignage à l’âge de la fiction.” *Des Témoins aux héritiers. L’Écriture de la Shoah et la culture européenne*. Coord. Luba Jurgenson et Alexandre Prstojevic. Paris: Éditions PETRA, 2012. 220–39. Imprimé.
- Prstojevic, Alexandre. *Le Témoin et la Bibliothèque. Comment la Shoah est devenue un sujet romanesque*. Nantes: Éditions nouvelles Cécile Default, 2012. Imprimé.
- Traverso, Enzo. *Le Passé, modes d’emploi*. Paris: La Fabrique, 2005. Imprimé.
- Wieviorka, Annette. *L’Ère du témoin*. Paris: Plon, 1998. Imprimé.

Ouvrages consultés

- Chiantaretto, Jean-François, et Régine Robin, coords. *Témoignage et écriture de l’histoire*. Paris: L’Harmattan, 2003. Imprimé.
- Coquio, Catherine. *L’Histoire trouée: Négation et témoignage*. Nantes: L’Atalante, 2004. Imprimé.
- Coquio, Catherine, coord. *Parler des camps, penser le génocide*. Paris: Albin Michel, 1999. Imprimé.
- Jurgenson, Luba, et Alexandre Prstojevic, coords. *Des Témoins aux héritiers. L’Écriture de la Shoah et la culture européenne*. Paris: Éditions PETRA, 2012. Imprimé.
- Parrau, Alain. *Écrire les camps*. Paris: Belin, 1995. Imprimé.
- Ricœur, Paul. *La Mémoire, l’histoire, l’oubli*. Paris: Éditions du Seuil, 2000. Imprimé.
- Robin, Régine. *Le Cheval blanc de Lénine ou l’histoire autre*. Bruxelles: Complexe, 1979. Imprimé.
- . *La Mémoire saturée*. Paris: Stock, 2003. Imprimé.
- Soussana, Gad, Jacques Derrida, et Alexis Nouss, coords. *Dire l’événement, est-ce possible?* Paris: L’Harmattan, 2001. Imprimé.